

ANNEE 1947

AVRIL

CONJONCTION

No. 9

SOMMAIRE

- I. Maurice Chayet : «LA LANGUE ET L'ECRITURE CHINOISES».
Maurice Bedel : «BIENFAITS DE LA CONVERSATION».
Roger Caillois : «LA LITTERATURE SORDIDE».
Léon Laleau : «PAUL VALERY, PROFESSEUR DE POETIQUE (1)»
Charles Pichon : «LES DEUX STYLOGRAPHES DE PAUL VALERY».
- II. LES LETTRES ET LES ARTS EN HAÏTI
Les Livres.
L'Exposition de Bermudez au Centre d'Art.
- III. CHRONIQUE.

MEDIA-JFH PORT-AU-PRINCE



1034250

BULLETIN DE L'INSTITUT FRANÇAIS D'HAÏTI
PORT - AU - PRINCE

ANNEE 1947

AVRIL

CONJONCTION

No. 9

SOMMAIRE

- I. Maurice Chayet : «LA LANGUE ET L'ECRITURE CHINOISES».
Maurice Bedel : «BIENFAITS DE LA CONVERSATION».
Roger Caillois : «LA LITTERATURE SORDIDE».
Léon Laleau : «PAUL VALERY, PROFESSEUR DE POETIQUE (1)».
Charles Pichon : «LES DEUX STYLOGRAPHES DE PAUL VALERY».
- II. LES LETTRES ET LES ARTS EN HAÏTI
Les Livres.
L'Exposition de Bermudez au Centre d'Art.
- III. CHRONIQUE.

MEDIA-IFH PORT-AU-PRINCE



1034250

BULLETIN DE L'INSTITUT FRANÇAIS D'HAÏTI
PORT - AU - PRINCE

CONJONCTION

Est le Bulletin de l'Institut Français d'Haïti.

SES BUTS

- Diffuser les idées fondamentales qui caractérisent la pensée française vivante.
- Resserrer les liens traditionnels unissant Haïti et la France.
- Apporter une collaboration effective à l'épanouissement de la culture haïtienne.
- Rendre compte non seulement des activités de l'Institut Français mais encore de l'activité intellectuelle d'Haïti.

«CONJONCTION» n'est pas une revue de propagande. Elle ne vise à aucune action politique ou confessionnelle. Elle sollicite la collaboration des auteurs haïtiens et étrangers.

SON MOT D'ORDRE

Tout faire pour que les hommes différents par leur hérédité, le milieu géographique et social qui les a modelés, par les disciplines intellectuelles qui ont formé leur pensée, puissent se connaître, se comprendre, et soient mis en mesure d'apporter leur contribution originale à l'élaboration d'une véritable conscience humaine.

SOMMAIRE

- I. Maurice Chayet : «LA LANGUE ET L'ECRITURE CHINOISES».
Maurice Bedel : «BIENFAITS DE LA CONVERSATION».
Roger Caillois : «LA LITTÉRATURE SORDIDE».
Léon Laleau : «PAUL VALÉRY, PROFESSEUR DE POÉTIQUE (1)»
Charles Pichon : «LES DEUX STYLOGRAPHES DE PAUL VALÉRY».
- II. LES LETTRES ET LES ARTS EN HAÏTI.
Les Livres.
L'Exposition de Bermudez au Centre d'Art.
- III. CHRONIQUE.

Le RHUM BARBANCOURT

fabriqué avec du pur jus de canne à sucre, a gardé depuis 1862, la première place.

RHUM BARBANCOURT

Successeur de PAUL GARDERE & Co.

Port-au-Prince, HAITI (W. I.)

Les livres et les manuscrits doivent être envoyés
au Directeur de l'Institut Français
3, Avenue Charles Summer — Port-au-Prince — Haiti
Téléphone : 5452

ABONNEMENT ANNUEL

(6 numéros) :

En Haiti : 2 dollars

à l'Étranger : 2 dollars 50

Le Numéro est vendu : 2 gourdes (\$20,40)

Pour la publicité, qui est strictement limitée,
s'adresser à l'Institut Français.

La WESSON HOUSEWARE PRODUCTS

Recommande

Les produits suivants :

ODOR KILL — désodorisant puissant
LIQUID WAX — pour plancher et
meubles

D D T — en poudre à 10%
PLASTI SPAR — vernis à base de
matière plastique

MAURICE BORNO & CO

— Représentant —

PORT-AU-PRINCE

I

Maurice Chayet : LA LANGUE ET L'ECRITURE CHINOISES (Extraits)*

Je vais vous parler de pays lointains que tout le monde s'accorde à trouver intéressants, mais qui sont considérés à tort comme incompréhensibles et mystérieux. Ils ne sont, en réalité, ni l'un ni l'autre. En effet, bien qu'ils constituent un sujet d'études inépuisable et qu'en ce qui les concerne, comme pour bien d'autres choses en ce monde, on n'arrive jamais à tout connaître à fond, ce n'est que par l'abondance de ce qu'ils ont à livrer que leur étude est difficile et ils n'offrent, au moins pour qui connaît leur langue et prend la peine d'étudier leurs mœurs et coutumes, aucune énigme, aucun mystère.

C'est de la Chine et aussi un peu du Japon qu'il s'agit. J'y ai passé ensemble 14 ans de ma vie; j'en parle la langue, sinon correctement, du moins couramment, sans accent et avec une égale aisance et j'ai vécu, dans l'un comme dans l'autre, cœur à cœur avec le pays.

J'espère que le long séjour que j'y ai fait me permettra d'esquisser pour vous un tableau suffisamment compréhensible de cet aspect particulièrement original de leur civilisation qu'est l'écriture chinoise, également adoptée, comme vous ne l'ignorez pas, par le Japon.

.....
Les origines de l'écriture chinoise sont, comme toutes les origines, entourées de mystère. Quand les premiers fils de Han se multiplièrent sur la Terre et que les familles se transformèrent en communautés, leurs affaires devinrent plus complexes et le besoin se fit sentir de conserver le souvenir exact des choses et des événements. Avec ce besoin, vint l'homme qui sut y satisfaire. Un individu génial et dont le nom nous est inconnu, eut l'idée de fixer la pensée sur des cordelettes par le moyen d'un système compliqué de nœuds. Ces nœuds ne suffisant bientôt plus pour exprimer les idées, furent remplacés par des encoches variées faites sur des planchettes et des bâtonnets de bambou. Ceux-ci de-

(*) Conférence radiodiffusée, prononcée à l'Institut Français le 6 Mars 1947, par son Excellence M. Maurice Chayet Ministre de France.

vinrent à leur tour inadéquats et les encoches se transformèrent peu à peu en véritables dessins: l'écriture chinoise était née.

L'invention des caractères sous la forme d'idéogrammes hiéroglyphiques qui nous est familière est attribuée par les Chinois à plusieurs personnages plus ou moins fabuleux: Fu Hsi, T'sang Chieh et aussi HUANG Ti, le célèbre «Empereur jaune.»

.....
Très souvent l'écriture est un masque qui cache la réalité de la langue, en particulier la réalité phonétique et en tous cas elle ralentit toujours ses transformations. Partant de ce fait qui est bien établi, je me permettrai d'avancer ici une théorie séduisante, parce qu'elle nous aide à expliquer les phénomènes les plus caractéristiques du chinois, à savoir que cette langue a été fixée, immobilisée, cristallisée par une écriture, inventée, si j'ose dire, plusieurs milliers d'années trop tôt.

En effet, tout se passe, dans la langue chinoise, comme si elle avait été fixée définitivement dès le stade où des onomatopées et des sons presque inarticulés étaient tout ce dont les hommes disposaient pour se faire comprendre.

Certains linguistes estiment que toutes les langues ont été monosyllabiques à l'origine: les hommes avaient, de toute vraisemblance, des cerveaux beaucoup moins développés que les nôtres et le nombre d'idées qu'ils avaient à se communiquer était fort restreint et portait sur l'expression de besoins et d'émotions élémentaires, le sommeil, la peur, la soif, la faim, etc...

Comment croyez-vous que se dise le mot faim, en chinois? Tout le monde est familiarisé avec la première manifestation de ce besoin: une crampe d'estomac qui, le matin par exemple, prend souvent la forme d'une nausée, parfois si forte que l'on peut croire que l'on va vomir. C'est précisément ce qu'exprime le mot chinois qui signifie faim: «Eu» N'est-ce pas saisissant? Ne croyez pas que j'exagère: il faut presque, pour le prononcer de manière intelligible, s'imaginer que l'on va vraiment être incommodé.

Ce mot, ce son étrange par lequel vous venez de faire connaissance avec la langue chinoise, n'a qu'une syllabe et ce qui singularise de la façon la plus caractéristique ce langage à coup sûr original, c'est que les milliers de mots de base qui le composent n'ont, comme le mot faim, qu'une seule syllabe.

Voici donc un premier point établi: la langue chinoise ne comprend que des mots d'une seule syllabe, c'est une langue **monosyllabique**.

Le second point est le corollaire du premier: puisque le chinois est une langue monosyllabique et que le nombre distincte-

ment prononçable en est limité, les célestes ne disposent, pour traduire toutes les nuances de la pensée exprimées par le langage humain, que d'un nombre insuffisant de sons différenciables les uns des autres. Il en résulte que le chinois est aussi une langue d'homonymes. Quel est le nombre de ces sons? Un peu plus de 200. Il est déjà notoirement insuffisant eu égard à la grande quantité de mots que comporte le vocabulaire quotidien de l'homme d'une intelligence moyenne; il est infime si l'on tient compte de la complexité que la civilisation (très ancienne, comme on sait, dans le cas de la Chine) a graduellement apporté dans le langage humain.

Les Chinois se sont donc trouvés de bonne heure dans l'obligation d'employer les mêmes sons pour exprimer un nombre de choses ou d'idées de plus en plus grand, augmentant ainsi au cours des siècles, dans leur propre langue, la confusion dont la Bible nous donne une idée par l'histoire de la Tour de Babel.

Vouloir se retrouver au milieu de ce dédale d'homonymes paraît une gageure. Prenons un élément phonétique quelconque pour illustrer cette assertion par un exemple concret. La syllabe *ch i*, si vous voulez, fera l'affaire aussi bien que n'importe quelle autre. Combien y a-t-il de mots chinois qui se prononcent *CHI*? Pas moins de 125! Et ils signifient des choses aussi différentes que: épouse, froid intense, chagrine, luxuriant, être perché, le chiffre 7, arbre à laque, tromper, tituber... etc... je ne prends que les 10 premiers sur la liste. Qui ne s'y perdrait? Aussi comprendrez-vous sans peine que la conversation entre deux célestes ne pourrait être qu'une série de coq-à-l'âne et constituerait un incompréhensible galimatias si des moyens pratiques de différencier ces sons n'avaient pas été trouvés. Pour distinguer ces homonymes les uns des autres, on a d'abord eu recours, si vous voulez, à la musique, c'est-à-dire à l'intonation.

La syllabe *CHIN*, qui ne donne, elle, qu'une quarantaine de mots, me fournira un moyen de démonstration commode.

Voici une phrase chinoise qui, sous sa forme présente, n'a pas beaucoup de chances d'être comprise par vous:

CHIN, CHIN, CHIN CHIN, CHIN, CHIN, CHIN.

A vrai dire, j'ai un peu et même beaucoup triché. En effet, j'ai prononcé cette phrase comme l'aurait fait un européen déjà capable, certes, de lire les caractères qui la composent, mais dont la prononciation laisse encore beaucoup à désirer.

Je vais maintenant proférer la même phrase, telle qu'elle serait prononcée par un chinois authentique.

Peut-être, malgré tous mes efforts, n'ai-je pas encore su me faire comprendre de vous, mais vous avez sans doute perçu déjà une notable différence. Cette différence est d'ordre musical: c'est une affaire d'intonation, de sons identiques prononcés à des hauteurs diverses.

Et maintenant, la traduction: cette phrase dont tous les mots sont pareils signifie simplement:

"De nos jours, les ceintures de brocard d'or compriment les muscles à l'extrême."

La phrase que j'ai ainsi composée pour le besoins de la cause est très artificielle, un peu à la manière des exemples que l'on trouve dans certaines grammaires, j'ajoute, pour être tout-à-fait honnête, qu'elle n'est même pas très correcte grammaticalement.

Et maintenant que je vous ai révélé l'existence de ce qu'on appelle les tons chinois, voyons comment nous pourrions familiariser suffisamment votre oreille avec ces tons pour que, même si vous n'êtes pas encore capables de les discerner l'un de l'autre bien nettement, vous compreniez au moins qu'ils représentent une réalité phonétique très importante en dehors de laquelle, n'en déplaise aux quelques centièmes des européens qui s'attachent à la légère à cette entreprise, il est **absolument inutile de perdre son temps à essayer d'apprendre à parler chinois.**

Le R. P. Couvreur, un sinologue distingué (l'usage veut que les sinologues soient toujours distingués) a trouvé un excellent moyen mnémotechnique pour nous enseigner la valeur phonétique des tons. Il suppose qu'un colloque s'engage dans la rue entre 4 amis, dont 3 s'enquièreent auprès du quatrième, du sort d'un cinquième, gravement malade et dont celui-ci a été demander des nouvelles à l'hôpital.

— Comment va-t-il ?

L'interpellé répond, sur un ton calme et uni :

— «MORT»¹. C'est le premier ton.

Le second ami croit avoir mal entendu; sa surprise est extrême et c'est sur le ton de l'incrédulité qu'il interroge, en montant et sur un registre aigu :

— «MORT»² ? C'est le second ton.

Le troisième, lui, a bien entendu; hélas, il n'a que trop bien compris. Pourtant, il ne peut pas se faire à l'idée d'un décès si brusque et il dit:

— «MORT»³ ? sur un registre d'abord descendant, puis remontant, qui sonne un peu comme un reproche. C'est le 3ème ton.

Le quatrième ami est celui, qui était le plus attaché au défunt. Il n'a encore rien dit, mais il a bien entendu, bien compris et il n'a plus d'illusion. C'est une exclamation sourde qu'il laisse échapper:

— «MORT⁴»! voilà le quatrième et dernier ton.

Le petit stratagème du Père Couvreur est infaillible et fait entrer d'un seul coup dans l'esprit de l'étudiant le moins attentif et le moins appliqué la valeur phonétique respective des quatre tons de la langue mandarine.

Je ne ferai à son système qu'un reproche, c'est d'employer, non pas comme il le faudrait, quatre homonymes français ayant des sens différents et auxquels on appliquerait arbitrairement les quatre tons chinois, mais bien 4 fois le même mot français dont la signification reste la même.

Or, ces mots, dits par un Chinois qui n'ent connaîtrait pas la signification française, et prononcés, comme c'est obligatoire dans la langue chinoise, sans l'r qui, pour les célestes, est en effet imprononçable, signifieraient tout bonnement (tenez-vous bien!):

«QUAND ON COPIE UN MOTIF ORNEMENTAL, IL FAUT EN EFFACER L'ENCRE!»

Mo¹ Mo² Mo³ Mo⁴ :

*

* *

J'ai parlé tout-à-l'heure de la langue mandarine. Je vous dois à ce sujet une explication: le mot mandarin vient de l'espagnol et du portugais «mandar», «donner des ordres». La langue ainsi qualifiée par les européens, était dans l'Empire chinois et depuis des siècles, la langue officielle, obligatoirement comprise et parlée par tous les mandarins, ceux qui, jusqu'au fond des provinces les plus reculées, représentaient le fils du ciel. Cette langue, dite mandarine, est restée, depuis la révolution, la forme officielle, classique du chinois, celle aussi qui est comprise ou parlée par le plus grand nombre d'individus, en tous cas par tous ceux qui, dans cet immense empire, savent lire et écrire. Les autres parlers, langues et dialectes en usage en Chine et qui sont très nombreux, n'ont qu'une parenté plus ou moins lointaine avec le mandarin. Bien que tous ces langages offrent la particularité commune, presque unique au monde, d'être monosyllabiques; certains d'entre eux ne ressemblent guère plus au chinois que le chinois ne ressemble au français. Enfin, ils présentent tous un trait commun qui ne sera pas sans vous surprendre, c'est qu'ils ne peuvent pas plus s'écrire avec des caractères chinois qu'un aveugle ne pourrait lire à l'aide d'une paire de lunettes.

Le système des tons, par contre, n'est pas l'apanage de la seule langue mandarine mais sert à rendre intelligibles tous ces parlars, tous ces patois qui sont infestés de dizaines de milliers d'homonymes, parce qu'ils sont tous monosyllabiques. Si, le mandarin, qui est parlé dans le Nord, a quatre tons, le cantonais, certains dialectes du Sud ont cinq tons, et l'annamite, langue apparentée au chinois, possède sept tons différents.

Avec ses 4 tons, le mandarin divise par 4 le nombre d'homonymes au milieu desquels on a tant de peine à se reconnaître. Nos 125 mots CHI de tout-à-l'heure se diviseraient donc, grâce aux 4 tons, en 4 groupes différenciables, comportant chacun environ 30 mots. Cela laisse encore une place trop grande aux confusions possibles, aussi les Chinois divisent-ils chacun de ces grands groupes d'homonymes en deux catégories, la première constituée par le son simple, que vous connaissez déjà, la seconde, dans le même ton, constituée par ce que certains sinologues appellent les mots aspirés et que l'on ferait mieux de qualifier «d'explosés.»

Passons aux exemples, toujours avec la série des CHI. Je vais prononcer 4 chi simples et 4 chi aspirés:

CHI¹, CHI², CHI³, CHI⁴

CHI¹, CHI², CHI³, CHI⁴

Si nous n'avions eu affaire qu'à 8 homonymes, nous serions donc arrivés, avec ces quatre tons, tantôt aspirés, tantôt non aspirés, à les différencier parfaitement. Nous savons, hélas, qu'il y en a 125 rien que pour le son CHI. Sans me perdre dans des explications trop longues, je noterai cependant que par l'adjonction de divers suffixes, les Chinois arrivent à établir encore d'autres différenciations parmi cette multitude d'homonymes en conflit. Malgré l'ingéniosité de ces divers stratagèmes, le chinois parlé demeure une langue qui prête — j'entends entre Chinois — à de continuelles et parfois cocasses confusions.

.....

*

* *

Je veux, avant de finir, et bien que j'aie l'impression d'avoir abusé de votre patience et de votre attention, je veux, dis-je vous expliquer comment j'ai pu maîtriser les 4 tons de la langue mandarine, ce qui me permet encore maintenant, près de douze ans après avoir quitté la Chine, de parler le chinois, non pas sans accent, car vous savez maintenant que c'est le meilleur moyen de ne pas se faire comprendre, mais avec l'accent chinois.

Pour arriver à me convaincre de l'importance des tons, dont certains européens, par paresse, vont jusqu'à nier l'existence et

surtout pour me souvenir, instinctivement et sans aucun effort, du ton de chaque mot au moment même où je devais l'employer je me suis avisé de me faire copier, par un calligraphe doublé d'un lettré, des centaines de textes chinois divers et principalement des textes de colloques et conversations en langue mandarine. Renouvelant d'une façon originale et à laquelle il n'avait certainement jamais pensé, la conception chromo-phonétique étrange qu'Arthur Rimbaud appelait l'audition colorée, j'ai prié mon lettré de donner à chaque caractère qu'il copiait, une couleur, toujours la même, et qui correspondait à son ton.

Quant aux caractères dits « aspirés » et dont il est indispensable, pour se faire comprendre, de marquer très fortement la qualité phonétique explosive, j'ai décidé, après quelques tâtonnements, de les faire écrire beaucoup plus grands que les autres, afin d'attirer l'attention sur eux. Le tableau en 4 couleurs que vous voyez suspendu sur le mur vous fera comprendre mieux que toute explication l'originalité et l'infailibilité de la méthode, à laquelle j'attribue la connaissance assez étendue que j'ai pu acquérir de la langue chinoise parlée.

Les nombreux volumes que mon lettré a mis plusieurs années à recopier et qui contiennent plus de cinquante mille caractères tracés en 4 couleurs différentes constituent pour moi un trésor sans prix et parlent aussi clairement à mes yeux — je devrais dire à mes oreilles — que des textes qui seraient doublés par des disques de phonographe.

*

* *

Bien que cette causerie n'ait déjà que trop duré et bien que j'ai quelque peu abusé de votre patience, je ne veux pas terminer sans rendre hommage à des hommes admirables, dont les études et les travaux m'ont aidé à acquérir la modeste connaissance que j'ai de la langue et de l'écriture chinoises. Je veux parler des missionnaires qui, loin de leur pays, de leurs parents, de leurs amis, consacrent toute une vie de travail, de sacrifices et de privations au service de Dieu et de leurs semblables. — Pour parvenir à un bon résultat, ces admirables pêcheurs d'âmes doivent acquérir une connaissance parfaite de la langue chinoise et c'est une tâche qui prend souvent des mois et des années. Je dois beaucoup au R. P. Wieger, ce grand savant. Je dois aussi beaucoup au P. Hubrecht, maintenant mort et que j'ai connu pendant des années à Pékin. Je ne peux pas tous les citer, car il y en a beaucoup d'autres.

Très loin de nous et sans aucune communication avec nos civilisations méditerranéennes, dès l'aurore des âges historiques

et même un peu avant, un peuple favorisé par la providence a inventé des techniques et des moyens d'expression attestant une ingéniosité aussi précoce que surprenante. Il y a là pour nous une première leçon à tirer, une leçon de modestie.

L'esprit a visité d'autres humains bien avant nous-mêmes, à une époque où nos ancêtres étaient encore plongés dans la plus profonde barbarie. Les inventions, les trouvailles dont nous avons accoutumé d'être fiers comme d'un apanage exclusif ont été conçues par des esprits très différents des nôtres.

Malheur à celui qui jette l'anathème sur un groupement humain ou sur une race. Qui sait les réussites extraordinaires que peut accomplir telle population que les fatalités historiques ou des conjurations malicieuses ont trop longtemps empêché d'apparaître au plein jour de l'histoire. Soyons modestes: ce que nous avons fait, d'autres, peut-être tout-à-fait inconnus encore aujourd'hui, l'ont accompli ou l'accompliront demain sur une échelle beaucoup plus vaste et beaucoup plus admirable. Il est une autre leçon qui se dégage de ces trop longues analyses, dont je m'excuse, c'est que l'écriture chinoise, pas plus que la civilisation tout entière qu'elle traduit si finement, n'a rien de mystérieux ni même d'inaccessible. Tout esprit honnête et appliqué, vint-il des antipodes, peut se l'assimiler et s'en rendre maître.

Maurice Bedel : BIENFAIT DE LA CONVERSATION

Depuis les jardins d'Akadémos et les plaisirs d'esprit qu'y goûtaient Platon et ses disciples, c'est un délice recherché de nous tous d'échanger des idées. On échange des idées sous les ombres du Djurgarden de Stockholm, dans la Kalverstraat d'Amsterdam; quand la nuit est venue, sur la Rambla de Barcelone, de la tombée du jour au lever du soleil; on échange des idées dans les cafés de Bruxelles de Sparte et de Vienne; on en échange — parfois accompagnées de coups — dans les bars de Marseille. Partout où les hommes se rencontrent dans les loisirs de la conversation, les idées volent d'un entendement à l'autre, nouant entre partenaires ces liens spirituels qui sont, parmi les valeurs humaines, les plus riches en promesses de durée.

Ni les malheurs qui ont frappé la France et, avec elle, l'Europe entière, ni la violence des temps qui nous malmènent si furieusement n'ont pu atteindre dans ses sources ce courant de pensée: plus que jamais, d'un homme à l'autre, vont et viennent les produits de raisonnement mêlés à ceux de la spontanéité. Pour m'en tenir à l'activité de conversation telle qu'elle se manifeste en ce moment, en France, je dirai qu'elle est un signe de l'indépendance que garde l'homme en face des menaces de mécanisation et de collectivisation qui le guettent de tous côtés.

Si frugale que soit la chère, il n'est pas de déjeuner ou de dîner d'amis qui n'ouvre aux propos de l'esprit une occasion de se lancer à la recherche de la vérité; car qu'est-ce que la conversation sinon une quête du vrai menée entre honnêtes gens servis par leur bonne volonté? Les jeux du pour et du contre ne sont jamais vains et ce qu'on désignait jadis du mot charmant de «déduit» n'était rien d'autre qu'un divertissement où la conversation avait grande part, que ce fût d'amour ou de chasse ou de choses de la table qu'il s'agît. Et l'on peut dire que, même à l'occasion d'un divertissement de ce genre, les propos se croisant et se mêlant ne se perdent pas dans l'air mais, au contraire, fructifient et donnent un appoint non négligeable au progrès de l'intelligence.

Dans les cafés, dans les salons, ou simplement autour de la table familiale, se développent, à toute occasion, de petites sociétés d'esprit dont on peut attendre beaucoup de bien dans la lutte qu'il nous faut chaque jour mener contre l'aveulissement de la personne humaine. Et même dans la cuisine d'un paysan de Bourgogne, de Provence, d'Aquitaine ou d'ailleurs, à l'instant où quel-

ques compagnons trinquent, la voix haute et le geste vif, un je ne sais quoi de fin et de léger donne à cette rencontre un air de fête de l'esprit: la contradiction, l'argument, l'affirmation et la dénégation fusent dans l'espace étroit de la pièce comme de petites flammes de mots où s'éclaire le mystère de la condition humaine. L'homme est une vivante machine à élaborer des idées et à les mettre en action; le silence n'est qu'une prise en charge de potentiel en vue de la bonne marche et du rendement de cet mécanique spirituelle.

Nous étions, l'autre soir, quelques amis groupés autour d'une cheminée où brûlait un feu de bois; les travaux de la journée nous avaient mêlés les uns et les autres aux incidents et accidents de la vie d'une grande cité; le mouvement, le bruit, les images de la rue entretenaient dans notre entendement un manège bourdonnant et toujours renouvelé. Pris dans le tournoiement de la vie extérieure, nous avions de la peine à mener une conversation qui ne fût point primesautière et dispersée. Nous parlions à la façon de ces journaux du soir qui compensent par le développement considérable des titres et sous-titres de leurs articles la minceur des textes qui s'ensuivent. Puis, de fil en aiguille comme on dit, nous en arrivions à plus de cohésion, à plus de style, et bientôt, par une pente naturelle de la dialectique, nous fûmes amenés à passer du particulier au général et à aborder la discussion de problèmes de l'ordre des valeurs universelles.

Je dirai comment nous y parvînmes.

Comme il pleuvait, ce soir-là, nous avions, à la façon des Anglais, échangé quelques vérités premières sur la pluie et le beau temps; les uns préféraient l'humidité à la sécheresse et soutenaient que l'exercice de la pensée était ralenti par la hausse barométrique et excité par la baisse; les autres citaient l'exemple des penseurs hébreux, tels que Moïse, Elie, Isaïe, dont on ne pouvait dire qu'ils eussent été inspirés par la pluie; nous opposâmes les génies humides aux génies secs, les poètes des pays de brouillards à ceux des pays de cigales, le barde Ossian à l'aède Homère, Shakespeare à Eschyle, les auteurs de sagas aux troubadours provençaux. Par un détour curieux de l'association des idées, la pluie, Moïse et Shakespeare nous amenèrent aux barrages des torrents de montagne où se développent les forces hydro-électriques qui distribuent à l'industrie une part de l'énergie qui lui est nécessaire; à ce mot d'énergie, l'atome et son noyau firent irruption dans nos propos, y prirent une part d'emblée très importante et bien vite dominante, et nous n'eûmes de cesse que nous n'eussions élargi le débat jusqu'à ce que la fission nucléaire de l'uranium 235 nous mît en goût d'aborder le problème de la

connaissance métaphysique et, par développement logique, celui de l'existence de Dieu.

Ainsi, pour une averse qui nous avait, mes amis et moi, battu les épaules et fouetté les mollets, nous nous voyions placés devant le problème des problèmes, et nous passâmes à le débattre une partie de la nuit.

Telle est la magie de la conversation. Semblable à ces boîtes à surprises qui font surgir aux yeux émerveillés des enfants, tantôt des sucreries, tantôt des diabolins hirsutes, elle porte en ses arcanes les plus clairs rayons de la connaissance et les lourdes ténèbres d'un monde inconnu dont l'homme jamais ne se lassera de tenter l'exploration.

A Paris, les salons sont les lieux les plus favorables à ces jeux d'opinions, à ces recherches du vrai. Paul Valéry ne manquait jamais d'y venir divertir sa raison raisonnante; il y rencontrait des hommes qui, chacun dans sa spécialité, pouvaient le renseigner sur lui-même et sur les problèmes qui harcelaient sans cesse son merveilleux cerveau curieux de toutes choses. Là, vers le soir, le biologiste et l'historien, le diplomate et le physicien, viennent se délasser des travaux de la journée en flânant ensemble dans le jardin d'idées qui leur ouvre ses allées, ses parterres, et même ses labyrinthes. Rencontres nécessaires, rendez-vous féconds, qui mettent tête à tête un Maurice de Broglie et un Julian Huxley, qui réunissent l'ambassadeur de Turquie et l'historien des Croisades. Une grande part de la pensée du XVIII^{ème} siècle français s'est développée sous les yeux sans regard de Mme du Defand, autour du bonnet de dentelles de Mme Geoffrin; au siècle suivant, les fougues du romantisme allaient s'apaiser et s'ordonner dans le salon de Mme de Girardin. Aujourd'hui cette tradition se poursuit, et les femmes d'esprit qui en assurent la continuité jouent le rôle le plus brillant dans l'essor et la diffusion de l'intelligence française.

Au seuil de sa vieillesse, Goethe disait à ses amis : «Que serais-je donc à l'heure actuelle si je n'avais pas fréquenté des gens intelligents? Ne cherchez pas à apprendre dans les livres mais dans le vivant échange des idées, dans la sociabilité sereine et enjouée.»

Que ce conseil soit entendu!

La civilisation a besoin, plus que jamais, de s'appuyer sur la société des gens d'esprit pour résister aux attaques d'une collectivisation qui ne tend à rien de moins qu'à mécaniser ce qui reste d'humain en chacun de nous.

Roger Caillois : LA LITTÉRATURE SORDIDE.

Il faut avouer que les Lettres contemporaines, principalement dans les genres, comme le roman, où la psychologie prend le pas sur l'esthétique, ne craignent pas de dépeindre les turpitudes. On dirait même que c'est là leur sujet favori et presque exclusif. Elles y reviennent toujours. Faut-il penser que les gens vertueux comme les gens heureux n'ont pas d'histoire? Ou qu'une interdiction mystérieuse dissuade l'artiste de les mettre en scène? S'y attache-t-il, on n'a pas pour lui assez de sévérité et de soupçons. Décrit-il, au contraire, une monstruosité ou une bassesse inédites, on se montre si peu exigeant à son égard qu'il semble soudain que l'audace lui tienne lieu de talent. Il distingue vite où est son intérêt. Tout se passe comme si, dans le sordide et l'immonde, les écrivains découvraient pour leurs œuvres une garantie décisive de vérité et de grandeur. Médire de l'homme assure leur gloire: ils recueillent d'infailibles lauriers en étalant la faiblesse et l'ignominie. Et pendant qu'on admire leur clairvoyance, eux-mêmes se félicitent d'un courage qui leur a peu coûté. On dirait bientôt qu'il suffit de renchérir dans l'odieux pour ne pas décevoir, ni se trouver déçu. Chacun se persuade qu'il existe dans l'âme humaine des réserves inépuisables qui passent le pouvoir d'inventer. On ouvre au mal un crédit illimité, cependant que le bien apparaît comme en état de perpétuelle faillite. Voilà qui semble justifier sans contredit la plupart des méfiances de l'artiste.

Il appréhende de faire de la vertu l'objet de ses ouvrages. Il croirait alors se condamner à la platitude et à la convention. Il redouterait aussi de mentir, car il sent au fond de l'homme la violence mieux installée que la noblesse. C'est pourquoi le souci de son art et de quelque obscure honnêteté concourent également à le détourner de peindre la vertu. Elle lui semble terne et trompeuse. Il aperçoit dans le désespoir plus de richesse que dans la sérénité, dans l'extravagance plus de poésie que dans la raison. De la même manière, les livres d'histoire font peu de place à la paix... La bataille et le carnage ont plus de vivacité, de relief et de couleurs. En outre il y a dans la paix quelque chose de fragile, de toujours menacé, et comme d'hypocrite qui semble attendre la guerre. Elle figure une sorte d'heureux répit, mais vide et éphémère, qu'il ne faudrait pas prendre pour la loi de l'histoire: les nations n'y font que restaurer leurs forces pour un nouveau combat. Peut-être n'en va-t-il pas autrement pour la vertu. On n'y distingue qu'un accident louable et illusoire, propre seulement à voiler un instant d'affreuses fureurs ou à les mo-

dérer. Mais en dessous d'elle et qui la recouvre sans cesse, reste tout-puissant je ne sais quoi de primitif et d'irréremédiable, un monde effrayant et simple, formé de boue et de sang qui ne se laisse jamais longtemps contenir.

En ces racines horribles, la conscience reconnaît la dernière réalité qu'elle puisse atteindre. Elle y suspend tout. Elle ne conçoit rien qui, auprès d'elle, ne pâlisce aussitôt et ne paraisse vaine agitation de surface, précaire subterfuge tôt ou tard voué à l'échec. A quoi bon dès lors ces étranges, ces interminables tâtons pour asseoir le fondement d'un ordre, les principes d'une sagesse, d'une harmonie ou d'une dignité, les maximes de la justice ou du détachement?

La vérité n'est certes pas en ces artifices misérables. On ne sait plus s'il faut sourire ou s'indigner des pudeurs par où l'homme s'efforce sournoisement de se donner le change sur lui-même. Ces tardifs simulacres déguisent mal le cœur secret de la bête, qui reparaît bientôt plus avide que jamais. C'est lui qu'il passe pour méritoire de mettre à nu. Combien sont assurés à l'avance et comme comblés ensuite de n'y rien découvrir que d'élémentaire et d'implacable, à quoi l'intelligence vient s'ajouter à la fin pour armer la violence des fructueuses ressources de la fourberie?

Surprenante attitude où semblent conduire à la fois l'ambition de composer une œuvre captivante et le scrupule de ne duper personne! En réalité pourtant, qui sait s'il n'y a pas là l'effet d'un double mirage? Quand je vois avec quelle complaisance trop d'auteurs s'ébattent en ces ténébreux abîmes, je me demande s'ils ne cèdent pas d'abord à la paresse, cherchant à séduire aux moindres frais, misant à coup sûr, contents de susciter l'intérêt par les plus grossiers appâts. Je les soupçonne ensuite de s'être formé une idée fort naïve de la profondeur, imaginant qu'elle est toute dans l'instinct et dans les viscères, dans la démence ou dans la frénésie. Or, il n'existe rien de plus pauvre, ni de plus mince que ces mouvements esclaves. La profondeur est là où l'homme engage le plus de lui-même, ce qui arrive seulement lorsqu'entrent dans le jeu ses plus hauts pouvoirs: intelligence, volonté et maîtrise de soi. Ce sont eux qui engendrent ces pudeurs et ces artifices, ces spéculations et ces contraintes, ces orgueils et ces piétés, tous ces imprudents échafaudages qu'on réputait tout à l'heure superficiels pour n'être pas donnés d'abord, pour coûter à l'homme beaucoup de peines et de calculs, pour demeurer fragiles. Mais dans leur témérité réside leur profondeur. Et elle ne s'accroît qu'avec l'altitude où il réussit à les hausser: car le niveau des fondations ne change guère.

Léon Laleau : PAUL VALÉRY PROFESSEUR DE POÉTIQUE

à mon très cher Ami le grand poète
André FONTAINAS, qu'admira, — et
qu'aima, — Paul VALÉRY.

L. L.

Cette infidélité d'un quart de siècle de Valéry aux Muses est maintenant célèbre. Essayistes et critiques d'en dissenter périodiquement, comme historiens ou biologistes du petit fait tainien ou de cet os effrité d'où partent l'un et l'autre pour réveiller, l'un, quelque civilisation en catalepsie et l'autre reconstituer certain monstre gigantesque du pléistocène.

Tout jeune, son volontariat non encore achevé, il rencontre Pierre-Louys (1) à Palavas, aux fêtes du Centenaire de l'Université de Montpellier. Et c'est le coup de foudre réciproque de l'Amitié. Un amour identique de la Poésie est la cellule mère de ce sentiment soudain.

Et cette correspondance s'inaugure, — Pierre-Louys est à Paris et Valéry, en province, — qui, lorsqu'elle verra le jour, égale-ra, si elle ne les dépasse, celle même de Flaubert ou de Rilke. (2)

Les deux jeunes poètes échangent des vers et discutent de leur admiration pour Huysmans, Mallarmé et Poë. Et, sous le pseudonyme de Doris quand ce n'est pas plus simplement sous son vrai nom, Valéry confie aux petites revues ses premiers poèmes.

LA CONQUE publie: Narcisse parle. Et LA CHIMERE donne: Hélène.

Le poète est dans sa vingtième année, à peine. Déjà Mallarmé le détache des rangs. Il lui écrit, à propos de quelques-uns de ses vers, récemment parus: «Gardez ce ton rare.»

Mais voici: Valéry, un soir d'orage, à Gênes, est terrassé par le doute. Il cesse de croire à sa vocation. Et malgré Pierre-Louys, Régnier, Fontainas qui l'aidera, un matin, à mettre au point un poème, et malgré bien d'autres encore, il se tait. Rien n'y fit. Rien, ni personne.

Nous sommes en 1892.

La Jeune Parque qui ne s'appelle pas Psyché pour seulement ne pas ravir un titre à un camarade qui avait pourtant accepté de

(1) A cette époque, son nom s'écrivait plus simplement: Pierre Louis.

(2) Quinze lettres de Valéry à Pierre-Louys ont été recueillies et publiées en 1926 par M. Julien Monod.

s'en priver, **La Jeune Parque** ne verra le jour qu'en 1917, en pleine guerre. Tout comme son **Faust**, écrit, sous la dernière occupation allemande, et resté, malheureusement inachevé.— Nous n'avons même pas l'ébauche du quatrième acte, le dernier.

1892-1917. Exactement un quart de siècle.

Que voilà un vaste silence! Mais l'oisiveté ne l'emplit pas. L'écrivain s'adonne aux mathématiques (discipline excellente à offrir à ceux qui se consacrent au métier de versifier) s'initie à la Physique et, mettant à profit cette solitude qui fut un choix délibéré, descend chaque matin en lui-même et étudie le fonctionnement de sa pensée et prospecte les profondeurs de son âme.

Pas en philosophe. Valéry est l'anti-philosophe. Il réduit la Philosophie à une simple question de vocabulaire et rabaisse la Métaphysique à un abus de langage.

Mais en observateur impartial, méticuleux et cruel. La bêtise, comme pour M. Teste, n'est pas son fort. Ni son faible, oserait-on ajouter..

L'obscurité de **La Jeune Parque** le met en lumière, comme il dit, en souriant. Pas seulement son obscurité. Mais aussi sa maîtrise, sa perfection, son originalité, son inactualité.

Souday salue et acclame avec un enthousiasme qui ne lui est guère coutumier. Fontainas, juge aux arrêts pertinents, et si maître de soi, à l'accoutumée, exulte.

Léon Paul Fargue est contaminé. Breton ne reste pas insensible.

Francis de Miomandre, lui, récite partout le long poème; dans les salons, au café, chez lui, et jusque, parfois, dans le métro.

Et voici que les tous premiers vers émergent alors de l'Oubli.

A des amis qui les ont soigneusement colligés, dans l'espoir d'une édition immédiate et rapide, Valéry oppose sa volonté de revoir les enfants de sa prime jeunesse. Leur donnera-t-il son nom?

L'exemple le plus haut de probité intellectuelle se manifeste ici.

Tout ce que l'art peut acquérir de la fréquentation des sciences exactes, s'accuse et se précise. Et de sorte définitive.

Les poèmes sont revus, refaits, refondus. C'est à peine si les reconnaissent ceux qui les connaissaient. Les mathématiques ont intensifié chez le poète le goût de ces vers-formules qui unissent en eux la précision de l'algèbre à l'exactitude des figures géométriques. Ce n'est pas le poème en équation, comme ironisent l'Envie et l'Incapacité. Mais, comme il l'écrira lui-même, une éthique de la forme.

Et comme chez Valéry la Règle atteint cet ultime degré où elle est plutôt aide qu'entrave, le poème ne perd rien de cette résonance profonde qui s'étend jusques aux extrêmes limites de la sensibilité des initiés, et mêle ainsi, on dirait, leur âme, à celle même de l'auteur. L'exaltant orgueil de croire que l'on aurait pu trouver soi-même le vers dont on n'est que le lecteur humble et confondu, s'empare de plus d'un. Triomphe dernier de l'écrivain de décupler ainsi, tout en se retirant derrière l'objectivité de son œuvre, et son fini, le sentiment de notre propre personnalité.

Valéry est au faite de son métier. Il est exactement cette intelligence critique associée à la vertu de poésie dont parle le plus perspicace de ses commentateurs, le Dr. Henri Mondor.

Sa sûreté de langage, étonnante, dès le début, s'est affirmée. Et stabilisée. Résultat d'une application sans mollesse; victoire d'une conscience sans transaction, le vers est désormais à sa merci. Il le plie, le brise, le coupe à sa fantaisie. Il en gradue l'éclairage, en hiérarchise la tonalité. Par le choix scrupuleux des rimes, le dosage méticuleux de l'allitération, le mariage savant des longues et des brèves, l'alternance de la **diérèse** avec la **diphthongaison**, le nombre collabore avec le sens; l'image est sous le projecteur; la forme n'est plus à l'idée qu'une tunique de Nessus. On ne peut, sans déchirures, les discriminer.

Même le vocabulaire a transmué. Il a aujourd'hui, cette dureté métallique qu'exalte Louis Paret, dans une de ses chroniques hebdomadaires. Il ne s'en dégage pas une poésie aux ondes molles, — c'est Louis Paret qui précise, porteuse de modulations charmantes et bonnes pour toutes les oreilles. Ses mots ont la longueur d'ondes du radium et l'on ne peut s'en approcher sans danger. Et ce n'est pas, comme on pourrait le croire, à propos de **CHARMES** mais au sujet des **Feuillets d'Hypnos** que ces remarques sont notées. Même les surréalistes ont bénéficié de la leçon valéryenne.

Et sur tout cela, dominant tout cela, cette lucidité qui, selon René Char, est la blessure la plus rapprochée du soleil et qui, avec tant d'autres conquêtes, toutes imbibées de sueur, font de Valéry un des maîtres de cet art de se jouer de l'âme des autres, comme à dix-huit ans, il définissait lui-même, et déjà, la littérature, dans un article où il opposait le **froid savant** qu'est le poète au **délirant échevelé** que la facilité, l'inexpérience, et la paresse voudraient qu'il fût.

Toute beauté suppose un programme prémédité de labeur, et froidement exécuté. Il n'est pas de trouvaille qui ne soit calcul. L'imagination et l'inspiration assemblent les matières premières.

La raison, juge, choisit et œuvre. Il n'est guère de grandeur qui ne monte péniblement de recherches profondément creusées.

Toute spontanéité est faiblesse.

Tout enthousiasme, danger de mort.

Rien de parfait n'est gratuit. Tout s'acquiert, se mérite, se paie.

Instinct, délire, chance, hasard, — l'accès du poème doit être résolument interdit à ces motifs de dissolution, à ces causes de désordre qui affectent le métal du vers et polluent la source même du talent. Car le poème n'est pas la sensibilité en spectacle. Mais «une fête de l'Intellect». Avant d'être musique, il est architecture. Il parfait la victoire de la pensée sur le sentiment, le triomphe du métier sur le cœur.

Apollon impose silence à Dionysos. Marsyas est écorché.

«Mon poème est une durée, dit-il dans l'**Amateur de Poème**, — pendant laquelle, lecteur, je respire une loi qui fut préparée».

Et plus loin, il insiste: «...Vivre où mènent les mots. Leur apparition est écrite. Leurs sonorités, concertées. Leur ébranlement se compose d'après une méditation antérieure et ils se précipiteront en groupes magnifiques et purs, dans la résonance. Même mes étonnements sont assurés. Ils sont cachés d'avance, et font partie du nombre».

Et si Narcisse est si soucieusement penché sur le tremblant ou calme miroir que lui tend la source, ce n'est que pour y découvrir, — dans l'espoir de redressements que proposera l'artifice, — les imperfections qui altèrent les lignes de son visage où alternent les grâces de l'éphèbe avec la sérénité des demi-dieux.

Il n'est guère de doute, la volonté de pureté, de pureté fabriquée est déifiée. Et il ne se méprendra pas lorsque, dans **Propos me concernant**, il s'écriera: «L'impureté reste mon antidote» ou affirmera: «Je rapporte tout ce que je pense de l'Art à l'idée d'exercice, que je trouve la plus belle du monde» (3)

Tel est le fécond enseignement que le frère siamois de M. Teste a tiré de ses longues années de méditation et de silence.

Un des poèmes de Valéry, à ce sujet, le plus suggestif, est le sonnet: **CELLE QUI SORT DE L'ONDE** qui, dans **ALBUM DE VERS ANCIENS**, est devenu: **NAISSANCE DE VENUS**.

(3) A Fontainas, à qui il dit «C'est que vous connaissez le métier, et l'auteur; nous avons lu les mêmes choses, aimé les mêmes coins, subi les mêmes constellations (d'hier),» Valéry confesse à propos de **LA JEUNE PARQUE**. «C'est bien un exercice, et voulu et repris et travaillé; œuvre seulement de volonté; et puis d'une seconde volonté dont la tâche est de masquer la première. Qui saura lire, lira une autobiographie dans la forme. Le fond importe peu, lieux communs.» Lettre du 23 Mai 1917.

Ce sonnet parut, la première fois, le 5 Septembre 1897, dans LE GESTE qui s'éditait à Nîmes, sous la direction de M. Marius Richard. (4)

Vingt-cinq ans après, tout y est corrigé, modifié, transfiguré. Et, comme on s'en aperçoit, il est même rebaptisé. Seul échappe à la rigueur implacable du critique le dernier vers :

«L'eau riante, et la danse infidèle des vagues!»

Et encore! La ponctuation qui, en pareille affaire, est d'importance, n'est plus la même. Une simple virgule remplace, après l'épithète: **riante**, le pathétique point d'exclamation de la première version.

Chaque correction est un pas de plus vers la perfection. Et si la pièce ne bénéficie pas de plus de clarté, — ce qui, d'ailleurs, est voulu, car comme le maître de Valvins, Valéry, lui aussi, est amateur d'ombres, — du moins gagne-t-elle en plénitude, et en nombre; sa profondeur, sa résonance, son harmonie, sa précision, sa poésie, enfin, en un mot qui, en la circonstance, résume tous les autres, s'en ressent, avec ce bonheur d'expression et de rythme où aboutit cette longue patience, dont Valéry fait une longue impatience, qu'est le génie.

Le premier vers qui, jadis, était :

«La Voici! fleur antique et d'écume fumante»
est devenu: — que l'on sente la progression ascendante:

«De sa profonde mère, encore froide et fumante».

Un autre vers, le troisième du deuxième quatrain de la première manière et qui se présentait, comme on le verra du premier coup, avec une allure prosédiquement boiteuse :

«D'océaniques et d'humides pierreries».

Le revoilà, dans la dernière édition, fini, cette fois, et enrichi de deux allitérations significatives et évocatrices :

«De l'humide Thétis, la pure pierrerie».

La presque banalité de :

«Celle qu'une eau légère encore endiamante»

le travail la change et fixe, en cette pierre précieuse (l'épithète est ici prise dans les deux sens) :

«Se délivre des diamants de la tourmente»

A noter cette série de dentales qui imitent précisément la chute des gouttelettes s'échappant de la chair de la Déesse qui

(4) Je dois quelques-unes de ces précisions biographiques et chronologiques au PAUL VALÉRY VIVANT des Cahiers du Sud.

vient de jaillir de la Mer. Et aussi cette ressource inépuisable, chez le poète, de métaphores. Je ne dis pas: comparaisons. Mais métaphores, et justes et neuves. Soumis jusque là au Maître, le disciple a rayé «le mot comme du dictionnaire».

Et, pour en finir avec ces citations, que l'on mesure l'écart qui éloigne, — et c'est tout à l'actif de la nouvelle physionomie du sonnet, d'ailleurs resté irrégulier :

«Et la grève facile

Garde les frais baisers de ses pas enfantins».

de cette trouvaille inégalable où ce que l'on doit aux allitérations, comme harmonie imitative, touchera l'oreille la moins cultivée :

«Et le facile

Sable a bu les baisers de ses bonds puérils».

Se renouveler ou mourir, dit d'Annunzio.

Et Cocteau enfonce davantage le clou d'une belle métaphore: Il faut se brûler vif pour renaître.

Ce qu'ajoute au don, le travail; au génie, l'ostinato rigore, pour citer Léonard dans sa langue, nul n'en porte meilleur et plus convaincant témoignage que Valéry.

Sans doute, ce souci permanent de «trouver un langage dans le langage», cet exercice perpétuellement répété et approfondi de traiter l'épithète ou le substantif, le verbe ou l'adverbe, comme les pièces d'un puzzle minutieux, cette volonté, jamais fléchissante, de dosage de la valeur signifiante du vocable à sa valeur musicale, tout cela frôle-t-il, quelquefois, l'exagération et conduit-il à ravalier la métrique, lorsque de moins avisés s'y abandonnent, à un jeu stérile où la Poésie n'a rien à tirer. Mais maintenue dans les lignes qui n'excèdent pas les limites de la calme Raison, une telle conception du poème met en garde contre ces effusions torrentueuses ou ces gluantes romances qui sont le déshonneur du Poème et le triomphe du couplet sans nerfs et sans vie, à la portée des imitateurs de carrefour et des chanteurs d'occasion.

(à suivre)

N.D.R.L.— Nous comptons publier dans notre prochain numéro la suite de cet article.

Charles Pichon : LES DEUX STYLOGRAPHES DE PAUL VALÉRY

Il ne semble pas que Paul Valéry, bien qu'il nous ait quitté pour le Royaume des ombres, soit entré dans ce « temps de pénitence » qui recouvre d'ordinaire les disparus. Une très curieuse Exposition à la Bibliothèque Sainte-Geneviève (qui doit beaucoup à Mme Marie Dormoy, la conservatrice de la Bibliothèque Jacques Doucet) et de précieux poèmes de M. Paul Lorenz; le **Tombeau de Paul Valéry**, attestent le goût persistant des lettrés et du public pour le Maître de la Méditerranée.

*

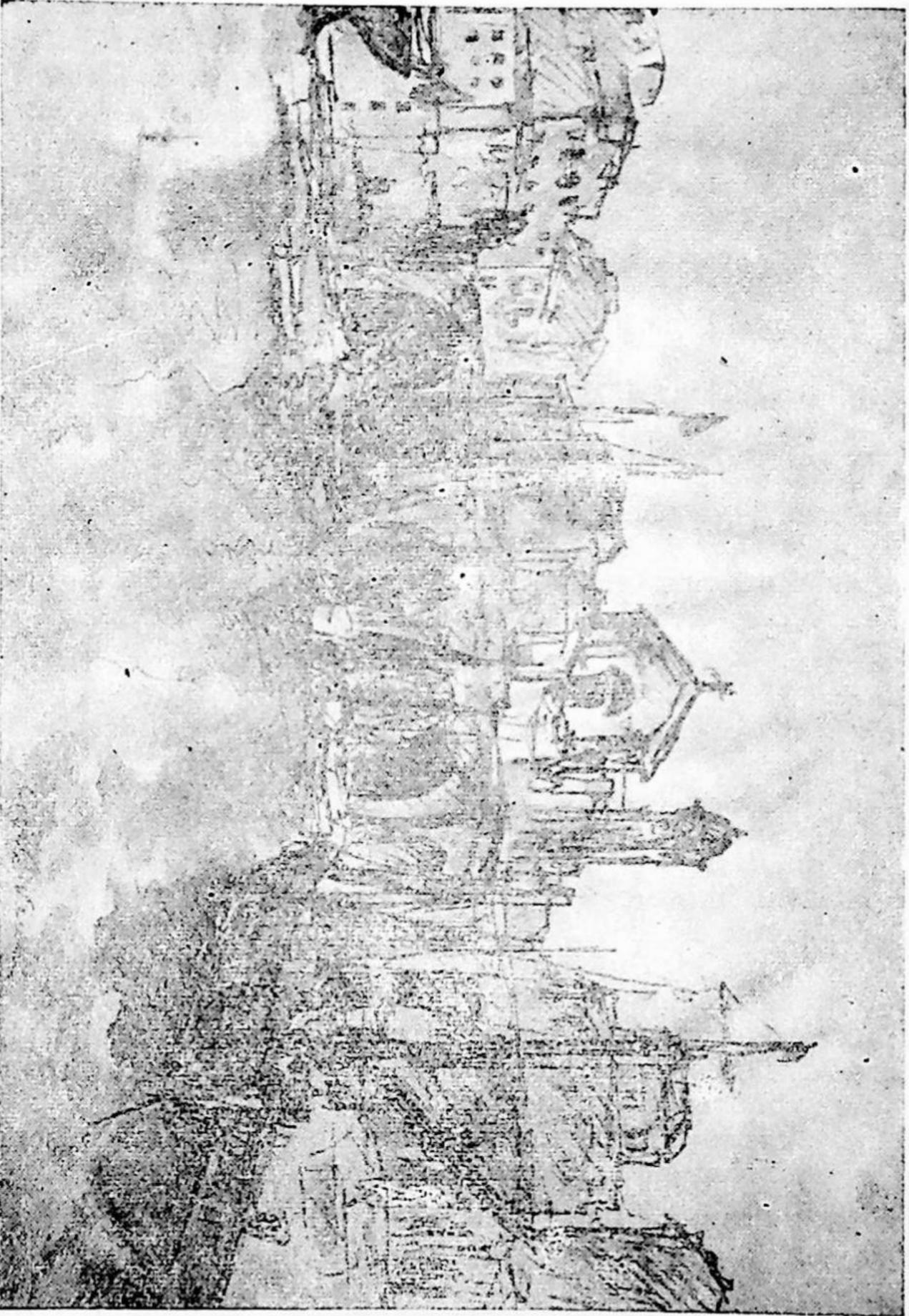
* *

Je m'arrêterai d'abord aux dessins : ils sont d'un équilibre tout classique. Même lorsque Valéry choisit des sujets chargés d'aventure : des navires, des ports, des personnages fantastiques, son lavis ou sa plume les traitent avec une discrétion poussée, dans le ton et le trait, où l'on devine une extrême pudeur. Il s'attache à son objet, le « cadre » bien, en choisit les lignes et s'applique dès lors à le figurer, au moyen d'une infinité de petits traits soignés, bien en place, qui se classent beaucoup plus dans la manière de Monsieur Ingres que dans celle de Delacroix.

Même dans telle composition, qui semblerait de soi romantique, — je songe à la féerie qu'il composa pour l'album de sa petite-fille, Martine Rouard, — on est tout surpris de constater la correction plastique des démons à tête d'âme et des chevaucheurs de dragons. Quant au château, malgré ses créneaux et ses oriflammes, il évoque beaucoup plus les gentils castels à l'italienne que les donjons terribles et lunaires dont l'imagination de Hugo, à grand renfort d'encre de Chine et de marc de café, excellait à peupler les repaires des burgraves, dans les rochers du Rhin.

Mais ce style dépouillé et exact de l'aquarelliste ou du dessinateur me semble exprimer l'un des deux traits qui marquent l'œuvre littéraire de Valéry. Il y avait certainement chez lui un homme attiré par les joies de la terre, un esprit sollicité de toutes parts, une sorte de Dionysiaque, un écrivain de la Renaissance qui eût aimé à caracolier en bombant le torse et en jetant des écus. Mais ce Valéry, environ sa maturité, *nel mezzo del cammino di nostra vita*, a fait une rencontre. Non point une mauvaise rencontre, certes, mais enfin une de celles qui déroutent votre chemin jusqu'à la mort : il s'est rencontré lui-même.

Ce second Valéry qu'il a ainsi découvert et qui jusque-là semblait dormir en lui, c'est le fils de sa mère, la charmante Fanny,



Stylographe de Paul Valéry

dont il a les yeux doux et la bouche tendre. Et c'est un méditerranéen pur (le grand-père, Claudio Grassi, était consul d'Italie à Trieste, avec une moustache et une barbe à la Victor-Emmanuel). Aussi porte-t-il en son âme la sagesse (dans tous les sens) du méditerranéen.

Or, ces gens des rivages de la Mer Antique, quelle que soit leur race, se montrent avant tout sensibles à la beauté noble et aux proportions des formes: à tel point que le mot même de **forme** (**morphe**, **forma**) leur suffit à soi seul pour exprimer la beauté : **formosus**, **hermoso**, se disent au moins autant que **pulcher** et que **belle**. **Una mujer hermosa...** Rivages donc de beaux monuments, de beaux paysages, de beaux corps, de beaux yeux, mais selon un canon retourné et poli par de séculaires cabotages, valable dans les ports grecs de Gaule — Nicaoa, Nice; Antipolis, Antibes; Agathé, Agde — aussi bien qu'aux Colonnes d'Hercule, au pied de l'Acropole. Un Esperanto de la beauté.

*
* * *

Il n'en faut point douter: c'est ce Valéry secret, profond et grec (nous allons dire dans quel sens) qui était le véritable Valéry, ou du moins celui qui s'est imposé à l'autre et qui a produit le Valéry Définitif. Il a la discrétion, la douceur de Racine, son idole. Il a le souci grec d'une forme achevée: «N'usez jamais, conseillait-il à M. Paul Lorenz, de termes rares. Veillez à la chère et fragile syntaxe». Et l'on comprend sans peine, comme le déclare son brillant disciple, qu'il ait sauvé ainsi toute une jeunesse «de l'ignorance, de la facilité, du désordre et du délire».

La question que je voudrais toutefois poser, ce serait de savoir si l'hellénisme est seulement cela, ou, du moins, s'il n'y aurait pas deux hellénismes: l'un de montagne, tumultueux, héroïque et rude, et l'autre de littoral, ingénieux et doré. De savoir encore si le modèle de Valéry, ce doux Racine, ne portait point en sa poitrine un cœur féroce et cruel, ainsi que les tourterelles et que les héros de M. Mauriac. Et j'en veux, un tout petit peu, au très grand esprit, à la merveilleuse intelligence que fut Paul Valéry, d'avoir enfermé en lui-même le Grec rude sous le Grec aimable et, sans autre exutoire que quelques calembredaines de son **Faust**, de s'être astreint désormais au plus harmonieux des sourires, avec un immuable soin.

II

LETTRES, SCIENCES ET ARTS EN HAÏTI (*) REVUE DES LIVRES

Dr. C Pressoir : «LE PROTESTANTISME HAÏTIEN»
(Imp. de la Société Biblique et des Livres Religieux d'Haïti
Port-au-Prince. — 2e fascicule)

C'est le deuxième fascicule du 1er volume d'une œuvre de compilation et de recherche historique entreprise et conduite patiemment par le Dr. Catts Pressoir.

Cette livraison embrasse la période de 1880 à 1928. Le Dr Pressoir ne se contente pas de faire l'historique du Protestantisme en Haïti, il dégage des sursauts de conscience que soulevèrent les différentes missions et les différents groupements d'adeptes, les leçons morales valables pour l'avenir de la Société Haïtienne. C'est en somme un essai de sociologie auquel par modestie l'auteur a mieux aimé donner un titre qui ne l'engage pas à certaines rigueurs. Mais le lecteur profane puisera dans ce travail de précieux enseignements sur les relations qui existent entre les idées religieuses et la mystique nationale.

F. Morisseau-LEROY.

«HOMMAGES A LOUIS MERCIER» (Société d'Édition et de
Librairie, Port-au-Prince)

En souvenir de l'homme qui célébra la Citadelle et la ville du Cap et anima le Lycée Philippe Guerrier, ses amis ont organisé le 30 Juin 1946 une matinée au cours de laquelle des discours, exaltant l'œuvre du grand leader du Nord, ont été prononcés.

Ces discours de MM. Georges Marc, Jean-Baptiste Cinéas, F. Morisseau-Leroy, Luc Grimard et une allocution du regretté publiciste, éducateur et patriote ont été réunis en une brochure dont la lecture communique la foi ardente de Louis Mercier dans les destinées de la Patrie Haïtienne.

F. Morisseau-LEROY

Louis Neptune : «GOUTTES DE FIEL» Poèmes (Imp. H. Deschamps,
Port-au-Prince-Haïti)

Le premier recueil de vers de Louis Neptune le situe nettement dans la lignée des poètes de l'école réaliste et révolutionnaire. Disons tout de suite qu'il n'a pas choisi la voie facile, celle qui mène au succès de salon. Louis Neptune a vingt-ans. Résister à la tentation des applaudissements

des pontifes de la littérature à cet âge, c'est presque faire preuve de caractère. Il s'adresse aux foules qui ne le liront pas. Il «acquitte sa dette envers la Révolution prolétarienne». Est-ce que sa voix est seulement entendue?

A mon avis, il ne l'élève pas assez haut. Les droits imprescriptibles de la poésie sont sacrifiés à la pudeur des images, à une sévérité qui confine à la sécheresse, sinon à l'ascétisme.

Il se dégage de la discipline que Neptune s'est imposé une impression de force, il est vrai, mais il ne communique pas cette force. On veut lui demander davantage. Et ce serait dommage qu'il réponde: c'est tout.

Le poète s'est gardé de toute imitation. Ici le mot caractère se justifie pleinement. Mais j'ai bien peur qu'il exige du lecteur une adhésion préalable à la beauté révolutionnaire qu'il ne dévoile pas suffisamment.

F. Morisseau-LEROY

**Antoine Alexandre : «CHANSONS NEGRES» poèmes (Imp. V. Valcin
Port-au-Prince-Haïti)**

CONJUNCTION a reçu un exemplaire du recueil de poèmes de M. Antoine Alexandre. «Chansons Nègres» est une tentative de transposition du rythme, du travail, des fêtes vodouesques et des coutumes populaires dans une poésie disloquée, syncopée, un peu monotone.

F. Morisseau-LEROY

**Arsène Pompée : «HAÏTI DEVANT LES PROBLEMES
INTER-AMERICAINS»**

M. Arsène Pompée publie dans ce volume une série de courts essais sur la politique interaméricaine. Devant le bouleversement général des valeurs, il était nécessaire qu'un jeune Haïtien dit ses réactions aux divers problèmes que pose la collaboration des peuples des Amériques. Le courant d'idées engendré par le panaméricanisme était appelé, et est sans doute encore appelé à jouer un rôle important dans la paix du Monde. Mais, il semble que la formation récente des blocs de puissances d'après-guerre ait changé le panorama.

Toutefois, refaire dans une certaine mesure l'historique et la critique des relations interaméricaines, c'est en quelque sorte aider Haïti à se situer dans le monde d'aujourd'hui. Il faut féliciter M. Pompée d'avoir tenté cette mise au point.

F. Morisseau-LEROY

**C. F. Pressoir : «DEBATS SUR LE CREOLE ET LE FOLKLORE»
(Imp. de l'Etat, Port-au-Prince-Haïti)**

Je ne sais plus qui disait qu'un auteur de talent montrait son habileté en laissant chez le lecteur l'impression d'un regret: celui d'avoir achevé dé-

jà sa lecture, et de voir ainsi trompée l'attente qu'il avait formée d'un développement plus nourri. M. C. F. Pressoir est de ces auteurs habiles : en 80 pages, il nous invite successivement à réfléchir sur les origines de divers parlers créoles, sur le peuplement de Saint-Domingue, sur «la religion afro-haïtienne», sur la littérature écrite et la littérature orale en Afrique et en Haïti et sur l'enseignement par le créole. M. Pressoir annonce dans son introduction un ouvrage de vulgarisation et la diversité des chapitres semble d'abord justifier ce propos, mais dès qu'on commence la lecture d'un de ces chapitres, on admire une érudition aussi vaste, au point que l'on s'étonne de voir M. Pressoir abandonner si tôt un sujet si ample, pour en aborder un autre dont l'importance ne le cède en rien au précédent et que l'auteur aborde avec autant d'autorité. C'est, je pense, que M. Pressoir est sollicité constamment par le souci de ne négliger aucun aspect des questions qui l'occupent : il sent très vivement la solidarité des problèmes et redoute, s'il s'en tient à une seule question, de ne donner qu'une vue déformée parce que fragmentaire du réel concret qu'il essaie d'approcher du plus près qu'il est possible, de cet ensemble qu'est «le fait haïtien». M. Pressoir est de ces intelligences infiniment accueillantes, curieuses infatigablement, et trop lucides pour pouvoir se tenir dans un point de vue unique. Ainsi s'explique la richesse de l'ouvrage et qu'à d'intéressants rapprochements entre la langue du Moyen-Age et le parler créole succèdent, par exemple, des considérations sur les différents rites «vodou» puis sur les alphabets africains.

Nous ne saurions reprocher à M. Pressoir cette variété; d'abord elle enrichit nos connaissances considérablement : tour à tour nous apprenons que la part de la langue du XVI^e siècle français est plus considérable dans la formation du créole que celle de tel ou tel patois, nous sommes instruits de l'importance de la littérature écrite en Afrique, de la graphie exacte du mot «lwa» et des efforts du pasteur Mc Connel pour adapter au créole la méthode Laubach, etc, etc...; et puis, derrière cette diversité, la permanence d'une préoccupation se laisse deviner, qui inspire tout l'ouvrage et lui donne son unité. Cette préoccupation, qui assure la continuité de la recherche, c'est de mettre en évidence la force de l'influence africaine. Une des théories principales soutenues par l'auteur de «Au rythme des Coumbites» est que, bien que le vocabulaire de la langue créole ait été donné par le français, «le créole n'est plus du français», parce que «ce qui constitue une langue, c'est sa grammaire». Or la grammaire créole est toute «inspirée des grammaires de l'ouest africain, symboles de la simplicité du génie Noir» (Ch. I)

La religion haïtienne d'autre part «demeure d'essence purement africaine»; or, «les croyances populaires expliquent la langue populaire». (ch. III). Pour ce qui est de la littérature orale enfin (chants — proverbes — audiences et devinettes), «le parlant créole a gardé et développé hors d'Afrique, une civilisation éminemment africaine.» (ch. IV).

Le «donc», je veux dire la conclusion de ce vaste raisonnement vient au dernier chapitre où s'accomplit le mouvement de la pensée : c'est un non-

sens d'instruire des petits haïtiens en français. Et M. Pressoir en donne les raisons : l'enseignement par le français dure 4 ou 5 ans — et, de plus, les efforts du prolétaire haïtien pour acquérir les éléments de lecture en français sont vains par le fait que ces éléments sont bien vite oubliés, faute d'un contact oral, alors qu'une instruction en créole, beaucoup plus rapide, ferait baisser d'emblée le pourcentage considérable d'illettrés (85%), parce que les éléments de lecture créole (appris «selon la vraie méthode Laubach») seraient acquis, cette fois, de façon définitive. «Il ne s'agit pas d'être POUR le français, POUR l'anglais, POUR ou CONTRE le créole, mais POUR le PEUPLE HAITIEN», dit M. Pressoir (p. 53). Ceci nous paraît tout-à-fait évident et l'argumentation de l'auteur si convaincante qu'un instant on doute de la nécessité des exposés antérieurs : quand bien même le créole aurait son origine exclusivement dans le français ou dans tel ou tel patois, ce qui n'est pas, cela n'empêcherait pas que l'enseignement en créole fût absolument nécessaire : l'analphabétisme des masses rurales est un problème pratique, d'intérêt vital, et une prise de position sur cette question se passe de justifications théoriques.

Mais la raison des intéressantes discussions qui précèdent est dans le fait que le livre de M. Pressoir est autre chose, et plus, qu'un ouvrage de «combat»; c'est une mise au point, un temps d'arrêt dans la recherche que l'auteur met à profit pour dresser le bilan de nombreuses années d'études, de réflexions et de discussions. Ainsi s'explique l'abondance des citations, des historiques, des notes critiques et des bibliographies.

On peut regretter un peu que l'obligation à quoi l'auteur s'est astreint de citer à chaque instant l'opinion de tel ou tel auteur, vienne ralentir la marche de la pensée, mais une fois admis le principe de l'ouvrage : débattre des questions touchant au créole et au folklore, on doit reconnaître que M. Pressoir remplit le programme qu'il s'était tracé, et le remercier de ses enseignements tant pour sa méthode de travail, qui est la méthode comparative, seule valable en ce domaine, que pour les fruits qu'elle produit : leur abondance est la meilleure illustration de sa fécondité, et fait du livre de M. Pressoir un instrument de travail indispensable aux chercheurs penchés sur les problèmes du Monde Créole.

Philippe NORTH

L'EXPOSITION CUNDO BERMUDEZ

AU CENTRE D'ART

(du 24 au 31 mars)

Porteur d'un nouveau Message de l'Art cubain, Cundo Bermudez, vient nous visiter. Classé comme l'un des meilleurs représentants des tendances de la Peinture Moderne de l'île voisine, Bermudez n'est pas un inconnu pour les habitués du Centre d'Art. Certaines de ses œuvres figuraient dans le bel ensemble présenté en notre capitale, en Janvier 1945, par José Gomez Sicre.

Bermudez nous apporte un choix de ses récents travaux, renouvelant ainsi l'aimable tradition inaugurée par Carlos Enriquez et Wilfredo Lam. Opulente par sa couleur, très libre en son style, l'œuvre du jeune peintre s'offre à l'appréciation de tous : huiles, gouaches, dessins.

Envisagé dans leur ensemble ou isolément, les tableaux exposés dénotent que la couleur, pour elle-même, a été la préoccupation essentielle de l'artiste. Par opposition ou alternance, Bermudez marie avec souplesse des gammes d'une extrême intensité. Bermudez interprète la Nature, il se refuse à décrire. Volontairement il épure, transforme, assujettit le réel au rythme de la couleur : vision analytique, baroque, légère, déployée sous le signe de la fantaisie.

Le caractère schématique du Dessin, l'amplitude des formes, le rejet du détail, le parti-pris décoratif accusé par la composition, sont des traits généraux que l'on retrouve dans les thèmes évoqués : paysages, nature-mortes, scènes de genre. Ils définissent un tempérament soucieux avant tout de l'expression par la couleur.

Certains peuvent craindre que, dans ces conditions, le sujet ne soit plus qu'un prétexte. Cette logique picturale qui vise à la pureté des moyens ne saurait plaire à ceux qui jugent une peinture par ses qualités représentatives, sur l'appel émotionnel émanant de son sujet. Mais, pour ceux qui sont sensibles à l'euphorie de la couleur, qui pensent que la justification de cette dernière autorise la liberté d'interprétations, les travaux de Bermudez auront bien des attraits.

L'œuvre de Bermudez est un fruit tropical, mûri sous le ciel cubain, par un talent original ayant la maîtrise des ressources de la couleur. Par son esprit, par son style, elle dérive de l'Expressionisme.

Lucien PRICE

I I I

CHRONIQUE

A L'INSTITUT

Les «Mardis» de l'Institut Français.

Voici le programme des conférences qui ont composé le second cycle des «Mardis» de l'Institut Français d'Haïti pour l'année scolaire 1946-47.

Le 25 février. — Monsieur Jacques Butterlin, Professeur à l'Institut Français : «La Dérive des Continents».

Le 6 mars. — Son Excellence Monsieur Maurice Chayet, Ministre de France) : «La langue et l'écriture chinoises».

Le 11 mars. — Monsieur Robert Tenger : «Le problème du jour».

Le 13 mars. — Madame Anne Guiral : «La Résistance en Normandie».

Le 18 mars. — Roger Caillois : «Morale et Littérature».

Le 20 mars. — Roger Caillois : «Lauréamont et la fin de la Littérature.»

Le 25 mars. — Roger Caillois : «Usage de la parole et ses dangers pour la Liberté.»

Le 1er Avril. — Monsieur Dantès Bellegarde, ancien Ambassadeur : «La nation haïtienne».

C'était pour le 25 février que la conférence de Son Excellence Monsieur Maurice Chayet avait été prévue. Mais des raisons d'ordre technique empêchèrent le Ministre de France de traiter son sujet à la date prévue et c'est au Professeur Butterlin qu'échut l'honneur d'inaugurer le second cycle des «Mardis» de l'Institut Français. Ce qu'il fit très brillamment en exposant à une assistance attentive les récentes théories sur la structure du globe et la répartition actuelle des terres et des mers.

Le 4 mars donc, Monsieur Maurice Chayet, prit la parole, mais une pluie diluvienne étant survenue, le Ministre de France dut s'interrompre et ses auditeurs se réfugier dans les locaux de l'Institut, trop petits pour contenir la foule de ceux et de celles qui étaient venus s'instruire de «la langue et de l'écriture chinoises.»

C'est le jeudi 6 mars, dans la salle du Rex que le Ministre de France put traiter son sujet, devant un nombreux et brillant auditoire où l'on remarquait la première Dame de la République, le Sous-Secrétaire d'Etat à l'Instruction Publique et Mme Doret, M. Maurice Laudun, de nombreux diplomates, etc,...

Dédaignant les effets faciles, l'orateur fit un savant exposé sur un sujet dans lequel il est passé maître grâce à sa parfaite connaissance de la langue et des civilisations d'Extrême-Orient.

Avant la conférence du Ministre de France, M. Lando, Directeur de l'Institut, avait prononcé ces aimables mots d'accueil :

«Monsieur le Ministre de France,

«Il y a huit jours, sur cette même estrade, mon collègue M. J. Butterlin nous persuadait, à grands renforts d'érudition, que les Continents, que la mappemonde nous présente, séparés par des milliers de kilomètres de mer, eurent leur temps d'«humeur vagabonde». Tels des icebergs géants, des masses de terre immenses, dérivant à la surface du vaste Océan primitif, se seraient heurtées violemment, faisant, sous le choc, surgir des Himalayas. Avant de se fragmenter et de se disperser à nouveau, elles se seraient soudées en deux blocs principaux. Ainsi deux anneaux énormes ceintureraient notre globe, séparés par une zone liquide, circulaire elle aussi, et dénommée «mésogéenne», c'est-à-dire si je traduis bien : méditerranéenne. Sans se départir, dans l'analyse de ces séduisantes théories, de la plus scientifique rigueur, mon collègue pétrissait, façonnait, replâtrait notre pauvre écorce terrestre, encore vierge de toute explosion «atomique». Car il assignait, heureusement, ces cataclysmes, des dates antédiluviennes.

«Ce soir, M. le Ministre, à votre tour, vous renouvez le miracle. Pour notre plaisir, sur une terre redevenue continue et de fermant sur elle-même comme aux âges géologiques, vous nous entraînez, d'un pas sûr, sans que nous ayons aucune mer à franchir, d'Amérique en Asie Orientale. Vous nous ferez fouler solidement le sol de la Chine, berceau d'une des plus vieilles civilisations qui aient jamais existé, aînée, en tout cas, de la nôtre sur laquelle elle l'emporte sans doute en originalité.

«Pour notre plaisir encore, vous avez bien voulu vous souvenir que vous avez passé en Extrême-Orient, au service de votre pays, les quatorze plus belles années de votre jeunesse. Cette lointaine et mystérieuse Chine, vous l'avez aimée et comprise. Elle vous a retenu longtemps, vous livrant ce qu'elle ne donne qu'à ses hôtes particulièrement appréciés : ses mœurs, ses coutumes, ses traditions millénaires, ses religions, ses arts dont vous êtes si passionné, ses hiéroglyphes. Vous êtes de ces privilégiés pour qui le voile s'est déchiré. Vous faites partie de ces «vrais voyageurs» qui reviennent non seulement emplis de visions pittoresques et d'impressions superficielles, mais aussi tout imprégnés de l'essence même d'une civilisation nouvelle qu'ils ont pu pénétrer profondément grâce à un rare don de sympathie, grâce aussi à un labeur soutenu et à une sensibilité remarquablement réceptive.

«De ces voyageurs que Baudelaire a magnifiquement exaltés dans ces deux quatrains :

«Etonnants voyageurs! quelles nobles histoires
«Nous lisons dans vos yeux profonds comme les mers
«Montrez-nous les écrins de vos riches mémoires,
«Les bijoux merveilleux, faits d'astres et d'éthers.

«Nous voulons voyager sans vapeur et sans voile!
«Faites, pour égayer l'ennui de nos prisons,
«Passer sur nos esprits, tendus comme une toile,
«Vos souvenirs avec leurs cadres d'horizons».

«Votre Excellence, j'en suis sûr n'a eu garde d'oublier ce soir ces coffrets à bijoux et, comme nous sommes en bonne compagnie, je La prie de les ouvrir, sans crainte, sous nos regards éblouis».

Séjour du Professeur Tenger en Haïti.

Le professeur Tenger est revenu parmi nous cette année. Les auditeurs de l'Institut Français eurent le plaisir de l'entendre, le 11 mars, traiter du «Problème du Jour». Tout en déridant à maintes reprises son public par les mots d'esprit dont il a le secret, l'orateur traça les étapes du développement politique des grands Etats et montra en face de quels dilemmes angoissants ils se trouvent à l'heure actuelle, dilemmes qui pèsent si lourdement sur notre monde d'après-guerre.

Voici en quels termes M. S. B. Lando, Directeur de l'Institut, l'a accueilli :

«Excellences,

Mesdames,

Messieurs.

Notre conférencier de ce soir a reçu du ciel le don le plus rare qui soit : Il est heureux. Non pas égoïstement, mais en faisant rayonner la joie sur le visage de ceux qui ont eu la chance de l'approcher. Son bonheur est spirituel, contagieux et rapide comme l'avion étincelant qui, fendant les nuages, le dépose soudain sur cette perle des Antilles. Robert Tenger est venu une première fois il y a plus d'une année, au moment où, avec plus de gravité encore que d'orage, Haïti reprenait conscience de son destin. Son fin sourire, son généreux et parfois impatient lyrisme, sous lesquels s'abritent tant de savoir juridique et toute la générosité d'un authentique humaniste, comme on n'en fait plus depuis la Renaissance, déridèrent les fronts les plus graves, rassérénèrent et conquirent les esprits les plus bouillants. Ses cours de l'École de Droit, solides et pourtant pleins de mille heureuses saillies, se révélèrent aussi captivants qu'instructifs et lui valurent, dans l'enthousiasme, d'être désigné avocat honoraire du Barreau de Port-au-Prince.

Cette année, notre seul regret, c'est que les circonstances l'aient obligé à compter trop parcimonieusement les jours qu'il nous donnerait. Deux cours de Droit, c'est trop peu pour ceux qui admirent son enseignement. Avouons, du reste, que pendant son séjour écourté, contre notre vœu, contre notre fervent à tous qui voudrions ignorer les impérieux devoirs qui l'appellent ailleurs, il a fait plus que se multiplier. Nous n'avons pas fini de dissenter

sur ses pénétrantes leçons de Droit International, que la presse et la radio nous apprenaient le triomphal accueil fait à ses deux conférences prononcées sous l'égide de nos Alliances Françaises de St-Marc et du Cap-Haïtien. Et quand les journaux dominicains nous parvenaient, remplis de ses portraits, d'éloges sur les remarquables causeries dont il avait délecté l'élite intellectuelle de Ciudad Trujillo réunie sous les auspices de l'Université de Santo-Domingo, — la plus ancienne du Nouveau Monde, — il était là, à Port-au-Prince au bout de nos bras, souriant et heureux à son habitude.

L'homme qui réunit tant de qualités solides et charmantes n'a, c'est décidément la loi de sa vie, aucune raison de désespérer ce soir. Il vient, en effet, de retrouver ses amis haïtiens, et c'est pour lui déjà une très grande raison de se réjouir. Mais il y a mieux : il a reçu, ce matin même, du Gouvernement de la République d'Haïti, la récompense la plus flatteuse en même temps que la plus méritée : Il vient d'être nommé Officier de l'Ordre National «Honneur et Mérite». Je crois être votre interprète à tous en félicitant très chaleureusement le Professeur Robert Tenger de cette haute distinction. Je suis particulièrement heureux de l'honneur qu'il m'a fait en me permettant d'être le premier à la faire connaître au public haïtien en même temps qu'à ses amis et à mes collègues de l'Institut...»

Un voyage en Province permit au Professeur Tenger de s'arrêter à St-Marc et au Cap pour y entretenir du «Problème du Jour» un auditoire toujours ravi. Au cours de ce voyage, les Alliances françaises locales firent au voyageur, qu'accompagnaient sa femme et Mme Chayet, la plus touchante réception. L'Alliance française de St-Marc que dirige, comme on sait, avec tant de dévouement le Dr. Clément Lanier, eut la charmante idée d'envoyer à la rencontre des arrivants une délégation de gracieuses ambassadrices chargées de fleurs et de compliments, geste qui émut profondément le Professeur et dont il remercia avec émotion les auteurs avant sa causerie du soir. — Voici en quels termes le Dr. Clément Lanier, à St-Marc, présenta le conférencier :

«Mesdames,

Messieurs,

Une parole éminente va se faire entendre ici ce soir et l'Alliance Française de St-Marc, heureuse et fière de la magnifique opportunité, exprime tous ses remerciements à l'auditoire nombreux et choisi qui a répondu à son invitation. M. Robert Tenger, avocat à la Cour d'Appel de Paris, hôte de l'Institut Français de Port-au-Prince, se recommande par ses titres et ses qualités à l'attention du public haïtien. Diplômé de l'École libre des Sciences Sociales et Politiques, Secrétaire de la Rédaction du *Journal de Droit International*, il est actuellement Directeur littéraire des Editions Françaises Brentano's à New-York. La Faculté de Droit de Port-au-Prince s'est réjouie l'an dernier d'une belle série de conférences de M. Tenger et le

Barreau de notre Capitale a porté son nom au tableau de ses avocats honoraires.

Le sujet de la conférence, que va traiter M. Tenger devant vous, roule sur les grands problèmes du monde moderne. Le monde moderne a vu déjà la destruction d'un certain nombre de bastilles politiques pour l'émancipation des hommes et des nationalités. Le monde moderne assiste aujourd'hui à la réduction d'un certain nombre de bastilles économiques pour la libération des sociétés de l'étreinte de la misère, de la domination et de l'insécurité. Les parias et les proscrits de toutes les races sont en instance devant la conscience universelle avec parfois les poings crispés et l'amertume aux lèvres. Heureux les peuples qui peuvent assurer des solutions efficaces aux brûlantes revendications des temps présents. Le précipice est sous les pas des hommes. L'inventaire des cîmes s'annonce pour tous une ascension scabreuse.

Un jour de 1922, à Paris, au Quartier Latin où s'élabore la jeunesse du monde (car «le cœur de la France est le cœur de la terre», disait un de nos poètes, Charles Moravia) nous sommes entrés à Saint-Séverin-le Solitaire. Sur la première colonne de gauche de la nef centrale, une plaque de marbre attribuée selon les uns à l'abbé Henri Grégoire, suivant d'autres à Civique de Gastines, attira notre attention :

Le dernier jour de Janvier MDCLXXVL

Sur cette paroisse de Saint-Séverin

Est mort rue des Maçons-Sorbonne

Bertrand Ogeron

Sieur de la Bouere-en-Jallais

Qui de MDCLXIV à MDCLXXV

Jeta les fondements d'une Société

Civile et Religieuse au milieu des

Flibustiers et Boucaniers des îles

De la Tortue et de Saint-Domingue.

Il prépara ainsi

Par les voies mystérieuses de la Providence

Les Destinées de la République d'Haïti.

L'empreinte française est au berceau de la culture haïtienne.

Son Excellence Monsieur Dumarsais Estimé, Président de la République, décerna au Professeur Tenger au retour de son voyage dans la République voisine la plus haute distinction haïtienne : «Honneur et Mérite», que le Ministre de l'Intérieur lui remit, prononçant l'allocution suivante :

«Monsieur,

Vous êtes un Ambassadeur de la pensée, de cette pensée française qui se distingue de telle ou telle autre, soit par cette belle ordonnance, soit par sa préoccupation de fixer l'attention des générations qui se succèdent sur les réelles valeurs de l'homme et du monde.

Ici, on se bat pour dominer. Là, on n'écrit ou l'on ne parle que pour imposer des conceptions plus ou moins simplistes ou matérialistes de l'univers et du développement historique des Sociétés. Seule peut-être la philosophie française, dans ce fracas et cet aplatissement total daigne s'inspirer de l'idéal humain, tel qu'il est posé par le christianisme des premiers âges non encore alourdi des scories venues de toutes parts au cours des siècles qui ont suivi.

C'est pourquoi — à mon sens — on a mieux posé chez nous les vraies lignes de la démocratie.

Un mot simple la résume : «Aimez-vous les uns les autres». Vous ne l'avez peut-être pas encore réalisé chez vous avec sa belle simplicité dans la vie sociale et politique : mais tous les efforts de vos penseurs, de vos artistes, tendent uniformément vers cette harmonie de vos facultés, vers cette entente, vers ce grand amour — seul remède applicable aux maux qui rongent les sociétés contemporaines. Il me rappelle ici une pensée d'un de vos grands écrivains : «Qu'est-ce qu'une pensée qui serait sans cœur, qu'est-ce qu'un cœur qui ne serait pas éclairé du soleil de la pensée ».

Monsieur, en hommage à cette tendance humanitaire qui caractérise la France et ses grands hommes, le Gouvernement vous a décerné cette distinction honorifique».

Enfin, la veille même de son départ, le Barreau de Port-au-Prince admettait le Professeur parmi ses membres et le Bâtonnier Fanfan lui remettait avec quelques mots émus, le diplôme d'Avocat Honoraire.

De nombreux amis avaient tenu à accompagner M. Tenger à Bowen Field. Une gerbe de fleurs fut remise à Mme Tenger de la part du Président de la République et c'est au milieu des regrets unanimes qu'il s'en-vola vers les États-Unis.

Séjour de Roger Caillois. —

Le grand Ecrivain et Philosophe français Roger Caillois, profitant d'une tournée de Conférences dans les deux Amériques, s'est arrêté quelques jours en Haïti où il a prononcé trois conférences remarquables. Roger Caillois conquiert les élites haïtiennes qui admirèrent en lui la veine de l'orateur, la profondeur du philosophe et l'art incomparable de l'écrivain, qualités qui font de lui un des maîtres de la Critique française actuelle.

Les lettres haïtiennes connaissaient déjà le nom de Roger Caillois dont M. Lando retraça en ces termes, la rapide, mais brillante carrière littéraire :

«Excellences,

Mesdames,

Messieurs.

C'est en Haïti qu'il m'a été donné de rencontrer pour la première fois Roger Caillois. Je suis donc logé à la même enseigne que vous. Fait remar-

quable, car il y a au moins dix ans que j'aurais dû l'approcher au Quartier Latin. Nous avons quantité d'amis communs, grâce à quoi, depuis longtemps, je suis, comme à la trace, ses œuvres comme sa vie. Avant la mission qui nous vaut sa présence dans cette salle, une curieuse fatalité le déroba à mon horizon. Ainsi que je le lui écrivais alors qu'il était à New-York, l'avis de nomination, qui, en septembre 1938, me désignait professeur au Lycée Félix Faure de Beauvais (Oise), portait la mention «en remplacement de M. Roger Caillois, appelé à d'autres fonctions». J'arrivais, il partait. Décidément, il était réservé à Haïti de nous réunir.

Roger Caillois a fait de brillantes études. Il est Normalien, il est agrégé. Il a franchi très jeune, et avec aisance, les deux redoutables obstacles de notre steeple-chase universitaire. A ce point de vu déjà, il appartient à l'élite des élites. Car la France partage avec la Chine la particularité de confier ses mandarinats aux seuls lauréats des «grands concours», ces épreuves où l'endurance triomphe autant que l'ingéniosité et le savoir. La réputation de Caillois a vite fait de franchir l'enclos de l'Université avec laquelle, jusqu'à ce jour, il n'a jamais complètement rompu.

Dans les Lettres il débuta par où nombre d'écrivains étaient naguère heureux de faire consacrer leur mûr talent : à la Nouvelle Revue Française. D'emblée, ses essais, aussi solidement charpentés que vigoureusement écrits, s'imposèrent avec toute l'autorité d'un maître. L'Histoire comparée des Religions attira ses premières curiosités. Une de ses toutes premières œuvres est une étude sur la «Mante religieuse», publiée avec les encouragements de Paul Valéry. On ne dirait pas un travail de jeunesse, tant l'érudition en est solide et les conclusions à portée largement philosophique, solides et comme définitives. A travers une production, qui est déjà imposante à l'heure actuelle, Caillois restera, en partie, fidèle à cette veine. Là s'insèrent, notamment — Le Mythe et l'Homme (1938) et l'Homme et le Sacré (1939). Une autre série de ses ouvrages intéresse l'esthétique : Procès Intellectuel de l'Art (1933), les Impostures de la Poésie (1935), Vocabulaire esthétique (1946). D'autres, se situent aux confins de la morale et de la Sociologie : Puissances du Roman (1941), la Communion des Forts (1942), le Roger de Sisyphe (1946).

Enfin, ayant vécu longtemps à Buenos-Ayres, Caillois est un hispanisant accompli. Il a traduit des poésies de Gabriele Mistral et les Hauteurs de Macchu-Picchu de Pablo Neruda.

Notre hôte de ce soir, qui n'a que 34 ans, occupe dans les Lettres françaises une place considérable. Il passe pour un de nos meilleurs critiques. Je rapporte sans aucune intention de flatterie que, peu de semaines avant mon départ de France, plusieurs revues saluaient en lui le meilleur prosateur de la jeune génération.

Tel est l'homme que l'Institut Français s'honore grandement de faire monter ce soir sur son estrade.

— Avant la première Conférence de Roger Caillois, Mademoiselle Guyta Dauton du théâtre National de l'Odéon, avait récité avec infiniment de talent des poèmes d'André Chénier, d'Albert Samain et de Marceline Desbordes-Valmore.

— Dans sa première conférence : «Morale et Littérature», Roger Caillois après avoir montré que, même si l'écrivain refuse toute concession à la Morale, l'œuvre littéraire ne peut manquer d'avoir rapport avec l'opinion publique, la religion et la morale en général, conclut en ces termes : «Il reste que l'œuvre la plus vaste est celle qui satisfait, dans le plus grand nombre d'êtres, le plus grand nombre d'aspirations. Dans une œuvre semblable, dans la mesure où elle est complète, tout s'accorde; la perfection réconcilie l'art et la vie; moralement et esthétiquement, elle les nourrit et les satisfait toutes les deux».

— La deuxième conférence de Roger Caillois avait pour titre : «Lautréamont et la fin de la Littérature».

L'orateur analysa tout d'abord l'œuvre de Lauréamont et montra comment Lautréamont, jugeant et détruisant ce qu'il écrivait à mesure que son œuvre se développait, celle-ci apparaissait comme le contraire d'une œuvre littéraire. De là découle «ce mélange d'impuissance et d'orgueil propre aux romantiques, ces incessantes et vaines récriminations, etc...» Attitude trop commode, affirme le Conférencier, plus commode que celle qui accepte de se battre avec la vie.

«L'homme n'a d'autre issue que de prendre son parti avec courage d'une condition peut-être absurde mais à coup sûr incommode. L'action n'est pas sœur du rêve. Il lui appartient pourtant d'y introduire quelque justice, quelque grandeur, quelque raison dont il n'ait pas à rougir».

— Enfin la dernière Conférence dont le titre à lui seul était une promesse «L'usage de la Parole et ses dangers pour la Liberté» vint clore brillamment le cycle, devant un auditoire plus nombreux et plus brillant que jamais. Caillois montra qu'à une époque où l'on a de plus en plus tendance à user et à abuser des termes grandiloquents, le danger se faisait plus grand de cet abus des hyperboles qui cachent à la masse des gens leur véritable sens, dissimulent la réalité, submergent et brouillent les idées, arrivant à réunir sous la même étiquette des choses et des idées absolument contraires. On tend de plus en plus à employer les mots pour l'effet qu'ils provoquent et non plus pour le sens qu'ils ont. Le résultat, c'est qu'ils obscurcissent les intelligences au lieu de les éclairer, c'est qu'ils deviennent un instrument d'oppression et de tyrannie. Et Roger Caillois de terminer par un appel aux intellectuels, les invitant à exercer «la police du langage».

Arrivée de 3 nouveaux Professeurs à l'Institut Français. —

— Le 24 mars est arrivé à Bowen Field, venant de Mexico, via la Havane, le professeur Brille.

M. Jean Brille, ancien Elève de l'Ecole Normale Supérieure, est agrégé de Mathématiques. Il a été successivement professeur de Mathématiques spéciales (préparatoires à l'Ecole Polytechnique), à St. Etienne puis à Lyon. Officier de réserve, mobilisé en 1939, M. Brille fut prisonnier de juin 1940 à mai 1945. Il fut ensuite professeur de mathématiques et Secrétaire général à l'Institut Français de Mexico. M. Brille, qui occupe une chaire de Sciences mathématiques et physiques à l'Institut Français, fait un cours d'Analyse à l'Ecole des Sciences Appliquées.

— Deux semaines plus tard, le 11 avril, le professeur North est arrivé à son tour à Port-au-Prince venant de France par la Martinique.

M. Philippe North est licencié de Philosophie et titulaire du Certificat d'Etudes Supérieures d'Ethnologie (Faculté des Sciences). Ancien Elève de l'Institut d'Ethnologie de l'Université de Paris, il est particulièrement désigné pour assurer la liaison entre l'Institut d'Ethnologie d'Haïti et le Musée de l'Homme. M. North donne à l'Institut d'Ethnologie d'Haïti des cours d'Anthropologie et d'Ethnographie, à la Faculté de Droit, un cours de Sociologie, et à l'Institut Français, un cours sur la Philosophie de Descartes d'une part, un cours sur la Morale stoïcienne d'autre part.

— Le 20 avril est arrivé à St. Marc, venant de Paris via New York et New Orléans, le professeur Martin.

M. Adrien Martin est licencié de lettres classiques et titulaire du Diplôme d'Etudes Supérieures. Il fut successivement professeur aux Lycées de Lyon, Reims, Dijon, Alger. Mobilisé en début de 1940 il fut rendu à la vie civile, peu après le débarquement allié en Afrique du Nord et nommé professeur au Lycée de Pointe à Pitre. Il a été ensuite Proviseur du Lycée Schoelcher (Fort de France) d'août 1944 à août 1946.

Exposition. —

Depuis le 25 mars, une nouvelle Exposition est ouverte à l'Institut sur le thème : «Paysages de France». Elle groupe des photos illustrant les différents aspects de la campagne française depuis les jardins du Palais de Versailles et les parcs parisiens jusqu'aux marais vendéens — depuis les bords de la Seine jusqu'à la Méditerranée.

Dans la vitrine sont exposés des fac-similés de lettres d'écrivains ou d'artistes contemporains (Jouvet, Cocteau, Maurois, Duhamel, etc.)

Cette exposition est ouverte tous les jours de 8 heures à midi, de 16 H. à 20 H. — Le public est cordialement invité.

GUY SEJOURNE et MAURICE VABRE

Grand'Rue — Port-au-Prince

La grande Maison de liqueurs de la place. Seule fabrique
des Antilles exportant en Europe :

CREME DE CACAO

CREME DE MENTHE

ANISETTE

REVERENDINE

ABSINTHE

etc... etc...

Maison DESCHAMPS

N'EDITE QUE DE BONS ROMANS :

MARC VERNE — ANTOINE BERVIN — ROGER DORSINVILLE

MARC VERNE

«Yoyo»

ANTOINE BERVIN

«Pantal à Paris»

ROGER DORSINVILLE

«Robert»

PHARMACIE SEJOURNE

Fondée en 1864

ETIENNE SEJOURNE

(1864-1889)

FREMY SEJOURNE

(1889-1937)

RAOUL et MAX SEJOURNE

(1937)

LABORATOIRE D'ANALYSES

Laboratoire de préparation d'ampoules stérilisées — Port-au-Prince

